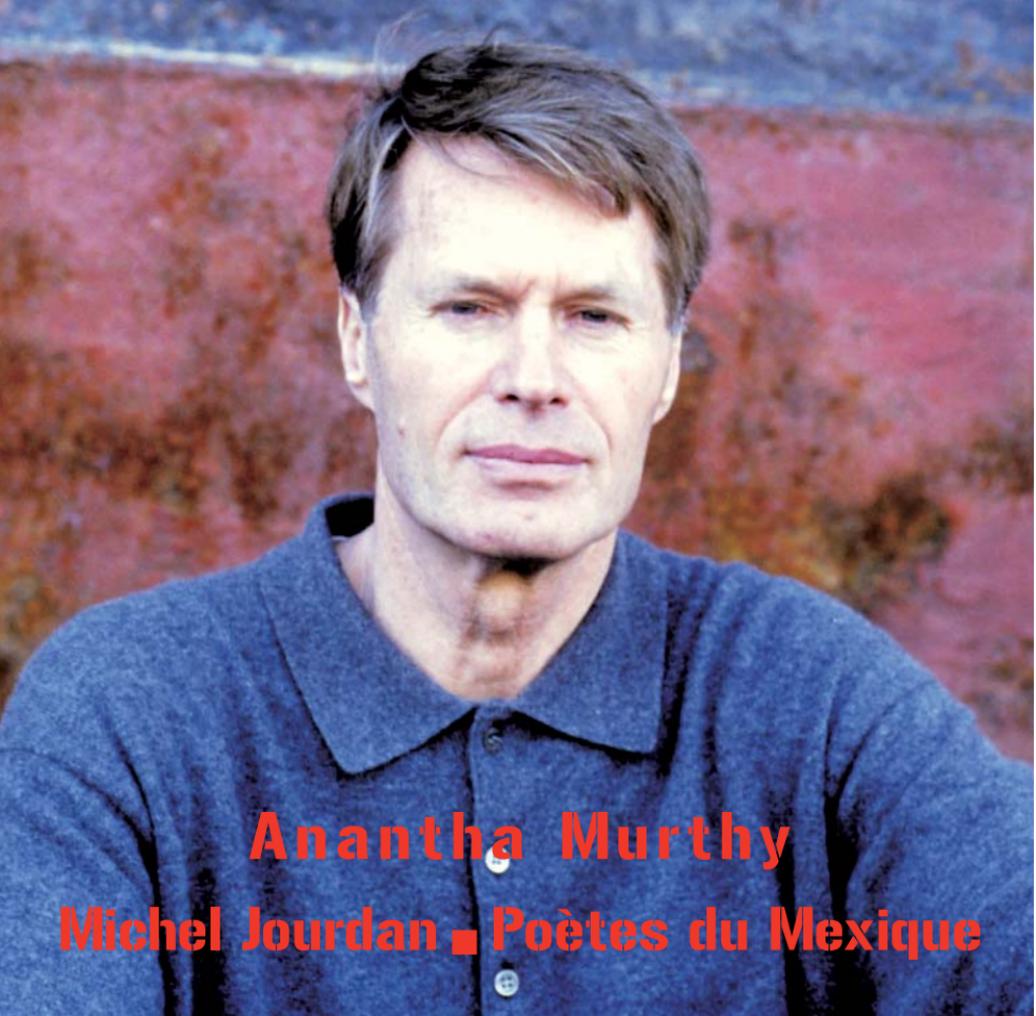


janvier-février 2009

europa

revue littéraire mensuelle

LE CLÉZIO



Anantha Murthy

Michel Jourdan ■ Poètes du Mexique

Depuis la publication du Procès-verbal (1963) qui valut le Prix Renaudot à son jeune auteur de vingt-trois ans, le jetant sans égard sur la scène médiatique, les livres de Le Clézio n'ont jamais laissé les lecteurs et la critique indifférents. Le prix Nobel de littérature a couronné en 2008 cette œuvre mouvante et plurielle, placée sous le signe du déplacement, du décalage et du métissage.

Une œuvre exigeante dont les motifs s'interpénètrent et se répondent avec subtilité d'un livre à l'autre, tantôt vibrant au contact du mythe, tantôt nous ramenant avec brutalité vers une réalité plus sombre où surgissent les maux profonds de notre époque : la nouvelle pauvreté, l'explosion migratoire mondialisée, l'exclusion des minorités... L'un des traits les plus constants du parcours de Le Clézio se reconnaît dans le fait qu'il n'a eu de cesse de lever les barrières entre les cultures et les imaginaires, de lutter contre les enfermements, les stéréotypes, les rigidités de toute nature. Par-delà les désordres planétaires, il nous invite à écouter la voix silencieuse des peuples dominés — Amérindiens, Touaregs pourchassés du désert saharien, esclaves marrons de l'île Maurice, clandestins sans-papiers cherchant refuge dans les capitales occidentales, peuples de l'eau d'Océanie que l'histoire ignore superbement...

ÉTUDES ET TEXTES DE

Claude Cavallero, Tahar Ben Jelloun, Ananda Devi, Jean Meyer, Francine Dugast, Masao Suzuki, Miriam Stendal Boulos, Lucien Giraud, Thierry Léger, Bruno Thibault, Bruno Tritsmans, Jean-Marie Kouakou, Michel Ménaché, Madeleine Borgomano, Bénédicte N. Mauguière, Gabrielle Althen.

J.-M.G. Le Clézio : *Les marges et l'origine. Maldoror et les fées.*

MICHEL JOURDAN

Yves Leclair, Antoine Marcel, Thierry Cazals, Patrick Blanche, Michel Jourdan, Philippe Jaccottet, Yves Bonnefoy, Armel Guerne, Vincent Bardet, Maurice Chappaz, Jean Chalon, Daniel Labeyrie, Dominique Oriata Tron, Jacques Pimpaneau, Joël Cornuault, François Dagot, Joël Vernet, Aymen Hacén, Jean-Claude Pirote.

CAHIER DE CRÉATION : POÈTES DU MEXIQUE

José Carlos Becerra ● Francisco Hernández ● David Huerta ● Coral Bracho
Tedi López Mills ● Luis Felipe Fabre ● Hernán Bravo Varela

SOMMAIRE

J.-M.G. LE CLÉZIO

Claude CAVALLERO	3	L'étoile J.-M.G. Le Clézio.
Tahar BEN JELLOUN	8	L'ami.
Ananda DEVI	12	Enn lepan.
Jean MEYER	16	Souvenirs mexicains.
Claude CAVALLERO	21	Entrevues de Nice.
J.-M.G. LE CLÉZIO	29	Les marges et l'origine.
J.-M.G. LE CLÉZIO	39	Maldoror et les fées.
Francine DUGAST	58	Affinités.
Masao SUZUKI	69	De la claustromanie au nomadisme.
Miriam STENDAL BOULOS	82	Le roman comme poème ?
Lucien GIRAUDO	93	À l'écart.
Thierry LÉGER	104	L'écriture médecine.
Bruno THIBAUT	116	« Comme sur le seuil d'un monde nouveau ». Le Clézio et l'écriture du chamanisme.
Bruno TRITSMANS	129	Savoir du monde et artisanat.
Jean-Marie KOUAKOU	139	Chercheur d'or dans le désert primordial.
Madeleine BORGOMANO	149	Figures de pères.
Bénédictine N. MAUGUIÈRE	161	Mythe et épopée de la descente du Gange.
Michel MÉNACHÉ	168	Faim fondatrice.
Claude CAVALLERO	176	L'intellectuel et les médias.
Gabrielle ALTHEN	186	Dessiner la lumière avec des bouts d'orange.

MICHEL JOURDAN

Yves LECLAIR	197	Un cueilleur de haïku.
Antoine MARCEL	203	Portrait d'un ermite sans le rencontrer.
Thierry CAZALS	207	Voyageur de l'impassible.
Patrick BLANCHE	213	Cheminer avec Michel Jourdan.
Michel JOURDAN	218	Le promeneur secret.
Philippe JACCOTTET, Yves BONNEFOY <i>et alii</i>	224	Lettres à Michel Jourdan.
Jean CHALON	231	Un phare souterrain.
Daniel LABEYRIE	233	Du vagabondage à la contemplation.
Dominique ORIATA TRON	235	Comment peut-on être ermite ?
Jacques PIMPANEAU	238	Y a-t-il un bouddhiste à l'Arboussas ?
Joël CORNUAULT	241	Quelques mots pour Michel Jourdan.
François DAGOT	243	Dans l'approche du réel.
Joël VERNET	245	L'oiseau de l'essentiel.
Aymen HACEN	247	Lettre à Michel Jourdan.
Jean-Claude PIROTTE	250	Quatrains, distiques et autres fariboles.

POÈTES DU MEXIQUE

255

José Carlos BECERRA, Francisco HERNÁNDEZ, David HUERTA, Coral BRACHO,
Tedi LÓPEZ MILLS, Luis Felipe FABRE, Hernán Bravo VARELA

CHRONIQUES

U.R. ANANTHA MURTHY **285** Être écrivain en Inde.

La machine à écrire

Pierre GAMARRA **300** Le 2 mai 1808.
Geneviève BRISAC **303** Alice Munro.
Luc BRÉBION et Timothy CROUSE **306** Le chef-d'œuvre posthume
de Roger Martin du Gard.

Les 4 vents de la poésie

Charles DOBZYNSKI **316** L'aventure inépuisable.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **321** Jeunesse en armes.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **326** Le cinéma comme socle.

La musique

Béatrice DIDIER **330** Armide en rouge et gris.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **333** De Mantegna à Picasso.

NOTES DE LECTURE

337

Max ALHAU, Marie-Claire BANCQUART, Jeanine BAUDE, Henri BÉHAR, Philippe BONNEFIS, Pascal BOULANGER, Chantal BIZZINI, Michel DELON, Jacques ELADAN, Alain FEUTRY, Benard FOURNIER, Pierre GAMARRA, Évelyne GROSSMAN, Thierry GUINHUT, Françoise HÁN, Karim HAOUADEG, Tristan HORDÉ, Guilhem JOANJÓRDI, Elena LOZINSKY, Gaston MARTY, MÉNACHÉ, Vincent METZGER, Anne MOUNIC, Cécile OUMHANI, Jean-Baptiste PARA, Olivier PENOT-LACASSAGNE, Paul Louis ROSSI, Christelle SOHY, Francis WYBRANDS.

L'ÉTOILE

J.-M.G. LE CLÉZIO

Quelque chose va apparaître. Cela est certain. Il est impossible que cela ne vienne pas. Dans leur sommeil, les prophètes font des rêves, ils voient soudain, par une trouée, la merveilleuse lumière, la très grande beauté au-delà de la brume. En haut des mâts, les vigies guettent. Sur les falaises, les guetteurs regardent tout le temps le ciel et la mer, leurs yeux sont durcis, ils veulent percer un trou minuscule dans le fond de l'espace.

J.-M.G. Le Clézio

L'académie Nobel, en décernant son prix prestigieux à Jean-Marie Le Clézio, a salué « l'écrivain de la rupture, de l'aventure poétique et de l'extase sensuelle », honorant de surcroît « l'explorateur d'une humanité au-delà et au-dessous de la civilisation régnante ». L'on peut dire à ce titre de l'œuvre de cet écrivain qu'elle apparaît aussi foisonnante qu'elle se révèle profondément unitaire dans sa singularité. Non qu'il soit facile d'émettre ici un regard comparatif, car jamais la nébuleuse des productions contemporaines n'aura semblé aussi composite et polymorphe qu'en ce début de siècle, et les antinomies esthétiques dont témoigne cette diversité formelle ne facilitent guère la présentation impartiale d'une œuvre. Dans l'univers du roman, l'étoile J.-M.G. Le Clézio n'échappe pas à la règle : s'il touche depuis longtemps un large public, on sait que l'écrivain franco-mauricien possède ses inconditionnels, ses lecteurs passionnés, comme il en laisse d'autres sur la réserve et compte parfois des détracteurs critiques, lesquels jugent ses récits trop éthérés, idéalistes. Ce n'est pas d'hier qu'en la matière certain nihilisme s'avance masqué... Une chose est sûre, depuis la publication du *Procès-verbal* (1963) qui valut le Prix Renaudot à son jeune auteur de vingt-trois ans, le jetant sans égard sur la scène médiatique, les ouvrages de Le Clézio — au nombre d'une quarantaine — n'ont jamais laissé les exégètes indifférents, et il n'est pas usurpé de dire que l'œuvre brille depuis longtemps déjà d'un éclat singulier au firmament du roman de langue française. Œuvre mouvante, plurielle s'il en est, placée sous le signe

ambivalent du déplacement, du décalage et du métissage, œuvre exigeante dont les motifs s'interpénètrent et se répondent avec subtilité d'un livre à l'autre, tantôt vibrant au contact du mythe ou du rêve exotique, tantôt nous ramenant avec brutalité vers une réalité plus sombre où surgissent les maux profonds de notre époque — la nouvelle pauvreté, l'explosion migratoire mondialisée, l'exclusion des minorités.

Souvent cité, dès avant le Nobel, comme le plus grand écrivain francophone du moment, Le Clézio n'en fait pas moins figure d'original. Tel un funambule du verbe démythifié, il se tient dans une posture d'équilibre et de retrait propice au témoignage. D'abord considérés comme inclassables par la critique savante, ses textes frappent par leurs constantes modulations génériques, oscillant du roman expérimental ou du récit poétique à l'essai, de la nouvelle inspirée par un banal fait divers à la traduction de textes sacrés issus de l'héritage précolombien, du récit bref publié en revue au carnet de voyage à consonance ethnographique, voire à l'autofiction... « L'écriture, il ne reste que l'écriture », déclarait l'auteur de *La Fièvre* (1965), « l'écriture seule, qui tâtonne avec ses mots, qui cherche et décrit, avec minutie, avec profondeur, qui s'agrippe, qui travaille la réalité sans complaisance. » Voici le verbe soumis à une impérative mise en demeure...

Cette confrontation périlleuse à l'au-delà du texte conduira l'écrivain de la maturité vers l'évidence d'un lyrisme sobre, une manière d'épure qui saisit le lecteur dans le tressaillement de sa fraîcheur expressive. S'adresser sans détour aux sens, à l'émotion sincère du destinataire, forme en l'occurrence un *credo* que Le Clézio partage depuis toujours avec Conrad, l'un de ses maîtres de plume : « L'écrivain doit s'adresser aux sens, nous confiait-il, dans la mesure où il fonde lui-même sa propre expérience du monde sur une donnée des sens. ¹ » L'expérience au cœur de tout savoir, cela rappelle aussi l'art de lire et d'écrire de Virginia Woolf, l'ombre portée de la philosophie empirique de Hume... À la manière d'une partition d'orchestre, jouant avec subtilité de la parataxe comme de l'épanorthose, c'est cependant à la musique qu'emprunte souvent Le Clézio pour traduire dans l'écriture la spontanéité du parlé, l'élan communicationnel de la parole. Sans renier la volonté moderniste d'ouvrir le spectre littéraire à de nouveaux modes d'expression — suivant le fil de l'esthétique baudelairienne des correspondances —, l'auteur s'ingénie dans ses premiers ouvrages à déjouer les codes, à mixer les langages — le conceptuel, le technique, le publicitaire — afin d'interroger le statut du signifiant, de l'image, de l'objet-texte. Constitutive

d'un mouvement dénORMATIF qui s'inscrit à la fois dans le sillage du Nouveau Roman et des tendances picturales du Nouveau Réalisme et de la Figuration narrative, cette attitude dénégatrice débouche sur les « autocritiques » iconoclastes du *Livre des fuites* (1969) dont les diatribes entendent porter un coup d'arrêt au roman de tradition, notamment le roman d'aventures : « Je voulais faire un roman d'aventures, non, c'est vrai. Eh bien, tant pis, j'aurai échoué, voilà tout. Les aventures m'ennuient. Je ne sais pas parler des pays, je ne sais pas donner envie d'y être allé. Je ne suis pas un bon représentant de commerce. ² »

Prosateur insatiable comme on le dit d'un marcheur infatigable, Le Clézio commence par mettre à l'épreuve les standards narratifs afin de rendre le texte plus efficient dans l'esprit du lecteur, convaincu que toute fiction doit ébranler la forme dans laquelle elle s'inscrit et qu'il existe là « d'énormes espaces vierges à prospecter, d'immenses régions gelées s'étendant entre auteur et lecteur ³ ». D'où les cadences digressives, les énumérations récursives, les audaces graphiques qui altèrent le rythme de la phrase et brisent délibérément la ligne du sens dans les premiers récits où s'accumulent les fragments d'une épopée urbaine apocalyptique, en particulier dans *La Guerre* (1970) et *Les Géants* (1973). Au début des années soixante-dix, plusieurs séjours chez les Indiens Emberas et Waunanas d'Amérique centrale seront l'occasion d'une expérience fondatrice au cours de laquelle le romancier découvre — sur les traces d'Artaud — l'attrait de langues imprégnées de magie, de même que la sagesse et la ferveur religieuse des peuples meurtris par la Conquête — « l'une des plus terribles aventures du monde » écrit-il dans *Le Rêve mexicain ou la pensée interrompue* (1988). Le Clézio expérimente alors une véritable osmose avec la culture amérindienne, rêvant d'une langue capable d'évoluer « entre le chant, l'incantation chamanique, le récit, la poésie ⁴ ». La parole féconde désormais une interculturalité, une ouverture à l'Autre dont le roman *Désert* (1980) donne un écho magnifié en marge des légendes africaines diluées dans la narration. S'attachant au style, Miriam Stendal Boulos évoque la saveur poétique de l'écriture de Le Clézio. Tel un *opus incertum* dont la cohésion « ne réside pas dans une intrigue et la construction du personnage » mais plutôt dans une structure, « un rythme qui rappelle le poème ⁵ », les récits croisés de *Désert* inaugurent un cycle polyphonique original. Illustrant l'art du conteur autant qu'elles figurent les lois de la gravitation astronomique, l'anaphore, l'analogie et les figures circulaires se déploient à l'échelle intertextuelle des romans *Le Chercheur d'or* (1985), *La Quarantaine* (1995), *Poisson d'or* (1997),

pour atteindre une forme d'apothéose dans *Révolutions* (2003), un roman-somme où le lecteur a tout loisir d'éprouver la mesure de « l'envoûtement rythmique ⁶ » auquel l'écrivain aspire depuis toujours.

Une telle langue incantatoire rapproche incidemment le mythe et la fiction, la quête parabolique de l'origine et le récit de filiation à visée biographique. Loin des subversions scripturales emblématiques des années soixante, elle participe d'un imaginaire réconcilié avec les forces parfois hostiles du monde qu'exprime si bien le mythe mexicain de l'émergence auquel Le Clézio s'avoue très attaché dans *La Fête chantée et autres essais de thème amérindien* (1997). Et de même qu'une « expérience de la perte motive en profondeur les dynamiques spatiales ⁷ » du romanesque (on pense aux personnages fugueurs qui hantent les fictions), l'auteur tient la langue, et spécialement la langue française, pour l'équivalent de l'ancrage territorial qui lui fait si cruellement défaut — « la langue française, précise-t-il, est mon seul pays, le seul lieu où j'habite ⁸ ». Autant dire que les frontières s'estompent devant une aussi forte et belle image, qu'elles s'étiolent en lisières indécises, en franges dont les lueurs éthiques empêchent l'arraisonnement d'un sens où place ne reviendrait qu'aux certitudes établies. Car cette langue chargée de symboles, « faite de la graine et du son », langue « semblable au créole, encore vivante, encore mutante » n'est autre en l'occurrence que celle des origines mauriciennes de la famille Le Clézio — un français qui s'oppose à l'anglais administratif et officiel de l'île. Est-il besoin de souligner qu'écrire en français prend ainsi pour Le Clézio le sens d'un véritable engagement, non dans l'esprit d'un quelconque hommage rendu au passé colonial de la France, on s'en doute bien, mais plutôt en faveur de ce que l'on appelle aujourd'hui une « littérature-monde », c'est-à-dire une littérature résolument ouverte aux voix de la périphérie et désireuse de promouvoir l'ensemble des pratiques littéraires de langue française, quitte à signer pour cela « l'acte de décès de la francophonie ⁹ » ?

Quoi de plus profondément leclézien que cette levée de barrières entre les cultures et les imaginaires ? L'écrivain n'a eu de cesse de lutter contre les enfermements, les stéréotypes, les rigidités de toute nature. Relisons *Les Géants* et brûlons enfin Hyperpolis ! Mêlons-nous à l'impertinence finement rebelle de cette encre ténue « qui s'agrippe, qui travaille la réalité... ». Retrouvons en Le Clézio l'enfance dédouanée des catégories forcloses de l'adulte (*Mondo et autres histoires*, 1978), cet entre-deux d'une adolescence promise aux potentialités symboliques du passage (*La Ronde et autres faits divers*, 1982, *Ritournelle de la faim*,

2008). Et par-delà les désordres planétaires, sachons écouter et réécouter la voix silencieuse des peuples dominés — amérindiens, touaregs pourchassés du désert saharien, esclaves marrons de l'île Maurice, clandestins sans-papiers cherchant refuge dans les capitales occidentales, peuples de l'eau d'Océanie que l'histoire ignore superbement (*Raga, Approche du continent invisible*¹⁰). Tous ces exilés de la terre sont les véritables lauréats du nouveau Nobel, pour peu qu'en ces temps d'épaisses contradictions, l'œuvre transitive de Le Clézio puisse former un antidote aux trous noirs de nos consciences solipsistes...

Claude CAVALLERO

1. Cf. « Les marges et l'origine », entretien avec J.-M.G Le Clézio (*Europe*, janvier-février 1993) repris dans le présent numéro.
2. *Le Livre des fuites*, Gallimard, 1969, p. 167.
3. Lettre-préface du *Procès-verbal*, Gallimard, 1963, p. 9.
4. *Plus qu'un choix esthétique*, in *La Quinzaine littéraire* n° 436 (16-31 mars 1985), p. 5-6.
5. Voir l'article de Miriam Stendal Boulos publié dans le présent numéro d'*Europe*.
6. Cf. « Les marges et l'origine », entretien avec J.-M.G Le Clézio.
7. C'est l'idée que développe Isa Van Acker dans son ouvrage *Çarnets de doute, variantes romanesques du voyage chez J.-M.G. Le Clézio*, Éditions Rodopi, Amsterdam / New York (2008), p. 15.
8. *Éloge de la langue française*, in *L'Express* n° 2205 (7-13 oct. 1993), p. 82-83.
9. Nous renvoyons au manifeste publié dans *Le Monde* en mars 2007, dans lequel quarante-quatre écrivains (dont Jean-Marie Le Clézio) prennent le parti d'une langue française qui serait « libérée de son pacte exclusif avec la nation ». *Pour une « littérature-monde » en français*, *Le Monde*, n° 19328 (16 mars 2007), p. 1-2.
10. « On dit de l'Afrique qu'elle est le continent oublié. L'Océanie, c'est le continent invisible. Invisible, parce que les voyageurs qui s'y sont aventurés pour la première fois ne l'ont pas aperçue, et parce qu'aujourd'hui elle reste un lieu sans reconnaissance internationale, un passage, une absence en quelque sorte. » *Raga, Approche du continent invisible*, Le Seuil, 2006, p. 9.